

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE



L'ORGANE DE LA CAMPAGNE

Cultivateurs, Correz avec nous !

Ecrire pour le laboureur c'est faire l'aumône aux pauvres

VOL. IV.

MONTREAL, VENDREDI, 26 JANVIER 1872.

No. 29

SOMMAIRE du No. 28—26 Janvier 1872.

Agronomie.	
ZOOTECNIE ET ZOOLOGIE AGRICOLE.—Croisement.....	293
Notes de la Semaine.	
HYGIENE DE L'ELEVAGE.—Hygiène du taureau.....	294
MANIERE LA MOINS COUTEUSE POUR CULTIVER LES NAVETS.....	296
QUESTIONS.....	296
MANIERE D'ENGRAISSER LES VOLAILLES.....	296
AVANTAGES DE LA NOURRITURE CUITE POUR LES ANIMAUX.....	296
MÉNAGEONS LES MANGEURS D'INSECTES.....	296
DE LA VALEUR DE LA NOURRITURE DES BÊTES A CORNES.....	297
DÉTRUISONS TOUTES LES MAUVISES HERBES.....	297
AVANTAGES QU'OFFRENT LES PETITES TERRES SUR LES GRANDES.....	297
DES QUALITÉS DU CHEVAL.....	297
Hygiène.	
POMMADE POUR LES CREVASTES DES MAINS, LE HAIR, LA RUDESSE DE LA PEAU.....	299
Horticulture. —LES FLEURS EN HIVER.....	299
Maxime. —PRÉVOYANCE.....	299
Coin du feu. —ANECDOTES.....	299
LA FAUCILLE ET L'ÉPI.....	299
Dispensaire. —DES DÉINFECTANTS.....	299

Métissage.

On désigne ainsi la multiplication par métis, soit que les individus résultant de croisement s'accouplent entre eux, soit qu'un mâle métis féconde des femelles de race pure.

En thèse générale, on peut dire que l'incertitude des résultats, dans le métissage, est en raison de la disproportion qui existe entre les aptitudes de la race la plus améliorée, parmi celles qui ont concouru à la formation du métis reproducteur, et les conditions hygiéniques au milieu desquelles s'accomplit l'opération. C'est pour avoir négligé cette considération, capitale dans la question, que le principe pourtant si réel en vertu duquel les métis mâles doivent être exclus de la reproduction a été controversé. Il est certain qu'aucun entrepreneur d'exploitation zootecnique ne peut être solidement basée sur une semblable pratique. Nous en trouverons de nombreuses preuves en faisant l'histoire de l'espèce ovine, où le métissage a été beaucoup préconisé par des hommes justement très-autorisés, et souvent

pratiqué sans assez de souci de leurs recommandations relatives à la considération dont nous parlions tout à l'heure. Quant à l'espèce bovine, elle y a à peu près complètement échappée. Ce n'est pas que les tentatives aient manqué, et qu'il ne se soit trouvé des auteurs pour les seconder de leurs efforts. En définissant la race et en étudiant la loi de l'hérédité, nous en avons cité des exemples. Mais enfin il ne paraît point que tout cela ait eu le moindre succès. Le métissage, en tant que procédé de perfectionnement de l'espèce bovine, est fort heureusement demeuré dans le domaine de la spéculation pure, où il est bien désirable de le voir rester, jusqu'à ce que les progrès des études zootecniques, le temps aidant, aient fait disparaître ses partisans.

Ce n'est pas toutefois que l'accouplement des métis entre eux ou l'emploi accidentel d'un taureau issu de croisement doivent être interdits d'une manière absolue. Il y a des circonstances où un tel métissage peut être sans inconvénients bien notables. Et c'est surtout lorsque la puissance de l'atavisme est fortement contre-balancée par des circonstances hygiéniques, par un milieu dont l'action s'exerce avec énergie dans le sens des aptitudes qu'il s'agit de faire naître et de développer. Les effets de l'atavisme, nous l'avons déjà dit en son lieu, se manifestent principalement quand ils sont sollicités, et à peu près sûrement, en conséquence, dans le cas où le milieu ne répond pas aux besoins physiologiques du métis reproducteur.

C'est pour ce motif que poser en principe la possibilité des améliorations par le métissage, est commettre une véritable hérésie zootecnique. Le métissage, comme le croisement, est dans des conditions bien déterminées et très-restreintes quelquefois un moyen admissible, au pis aller; ce ne saurait jamais être un principe absolu, comme par exemple la sélection. Cette thèse sera du reste plus am-

plement développée dans le chapitre consacré à l'espèce ovine, où elle sera mieux à sa place. Nous ne devons cependant pas négliger de parler du métissage, à l'occasion des principes spéciaux du perfectionnement de l'espèce bovine, ne fût-ce que pour lui dénier explicitement cette qualité, qu'il ne possède à aucun titre, pas plus pour l'amélioration des races que pour celle des individus. Il n'est pas toujours un obstacle, à ce dernier point de vue, ainsi que nous venons de l'expliquer; mais c'est là tout ce qu'on peut en dire de mieux. Dans le plus grand nombre des cas, il est absolument impossible de compter sur l'influence amélioratrice d'un reproducteur métis, quelque irréprochable de formes qu'il soit d'ailleurs. L'employer est donc faire au hasard une trop grande part dans l'entreprise que l'on tente, et ce n'est pas avec de pareils éléments que doit agir une industrie bien conçue et solidement assise, dans laquelle il ne doit y avoir que le moins possible de circonstances aléatoires. Ici comme partout, le succès est d'autant plus assuré et les résultats meilleurs, que tout peut y être à l'avance exactement prévu.

Tels sont les enseignements de la science zootecnique, au sujet des divers modes d'amélioration des animaux de l'espèce bovine. Nous avons consacré à chacun d'eux des développements suffisants pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir, à mesure qu'en décrivant les races si nombreuses que présente cette espèce nous indiquerons les procédés à l'aide desquels on peut les perfectionner ou les exploiter plus avantageusement.

Lorsque nous parlerons de sélection, de croisement ou de métissage, le lecteur aura présent à l'esprit les principes qui régissent ces différentes opérations dans leur application spéciale à l'espèce dont il s'agit. Il ne risquera pas, nous l'espérons du moins, de commettre les confusions si regrettables et pourtant si communes dont ces opérations sont l'objet, faute de no-

tions suffisamment nettes sur leur signification et leur valeur relatives. Le lecteur saura et demeurera convaincu, pensons-nous, que la sélection seule peut perfectionner les races, et cette conviction se fortifiera davantage encore, par les faits que nous puiserons dans l'histoire des races perfectionnées. On y verra, en effet, qu'aucune de ces races n'est parvenue autrement au degré de supériorité qu'elle a atteint. Il ne sera pas moins bien démontré que le croisement et le métissage n'ont jamais pu servir qu'à la production d'individus améliorés, qu'à la fabrication de produits propres à une exploitation immédiatement plus lucrativement, non pas destinés à former souche. Les données générales de la science, qui ont été exposées d'abord en vue de toutes les espèces animales, puis spécialement pour ce qui concerne l'espèce bovine, permettent de le prévoir à coup sûr ; l'observation nous montrera que la théorie est ici basée sur la pratique, preuve certaine de son incontestable solidité.

Nous avons essayé de réunir tous les éléments capables de nous mettre en mesure, non-seulement de les apprécier exactement sous le double rapport de leurs aptitudes et de leur conformation, mais encore d'entreprendre avec fruit l'étude zootechnique de chacune d'elles et de la mener à bonne fin. La distinction des fonctions économiques, les types de beauté qui correspondent à ces fonctions et les principes du perfectionnement nous sont en effet connus. Ce sont là autant d'objets par lesquels notre marche devait être au préalable éclairée.

Hygiène de l'élevage.

Les développements qui ont été consacrés à l'exposition des procédés d'élevage usités pour les races les plus perfectionnées, nous dispenseront d'insister beaucoup de nouveau sur cette partie de la zootechnie de l'espèce bovine. Il sera seulement nécessaire de résumer ici les préceptes qui découlent des principes généraux de l'amélioration précédemment posés, et sanctionnés ensuite par l'expérience résultant surtout de l'histoire des races anglaises. Ces préceptes assis sur la double base que nous leur avons donnée, ont acquis maintenant le caractère de précision et d'exactitude qui constitue une véritable science. S'il s'en pénètre bien, l'éleveur peut, sans tâtonnements ni hésitation, atteindre le but qu'il se propose. L'amélioration de l'espèce bovine obéit à des lois qui sont trouvées. Et c'est l'ensemble de ces lois qui mérite véritablement à présent de recevoir le nom de science de l'élevage. La relation des faits entre eux, leur enchaînement logique, ne présente plus de lacune. Les effets se rattachent à leur cause par une liai-

son nécessaire ; la succession des phénomènes peut être suivie en excluant toute espèce de doute ; en un mot, la zootechnie de l'espèce bovine, pour ce qui se rapporte à la production des individus, est arrivée à la certitude scientifique, grâce à l'intervention de la physiologie dans la constatation purement empirique des faits d'observation. C'est là, répétons-le dans cette occasion, le caractère de la zootechnie moderne, ce qui lui assignera son rang dans l'histoire du progrès.

En préconisant des règles de conduite pour l'élevage, le zootechnicien ne doit donc plus se borner à l'exemple de Weckherlin, à classer les observations sur lesquelles les auteurs se sont appuyés jusqu'à présent, suivant qu'elles sont incontestables, vraisemblables, douteuses ou invraisemblables. Il est en mesure de distinguer positivement le vrai du faux. À la lumière physiologique, il peut donner à chaque fait observé sa véritable signification, et établir que dans le cas ou les choses sont ainsi parce qu'il n'est pas possible qu'elles soient autrement. Les conditions des faits étant exactement déterminées, il est en son pouvoir de les reproduire en ne laissant plus au hasard aucune part.

Ces faits, dans la science de l'élevage se rapportent, comme nous le savons, à l'hérédité et à l'influence de la gymnastique fonctionnelle sur le développement des organes du produit de l'accouplement. Ils sont relatifs, par conséquent, au choix des reproducteurs à leur hygiène et à celle des individus procréés jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur complète évolution. Nous allons énoncer brièvement les préceptes qui en découlent au sujet de chacun des facteurs de l'amélioration.

Hygiène du taureau.

Les principes généraux de la zootechnie nous indiquent que pour accomplir sa fonction dans les meilleures conditions possibles, le taureau doit posséder d'abord au plus haut degré les qualités qui caractérisent sa race. Il les transmettra d'autant plus sûrement à ses produits qu'il en sera lui-même davantage doué, quoique, ainsi que nous le savons, et la puisse, en raison de son origine et de la faculté d'atavisme, procréer des individus meilleurs que lui. Toutefois, autant qu'on le peut, il convient de réunir en même temps, dans le choix du taureau, ce que les Anglais appellent le pedigree, ou les mérites des ascendants, et les qualités de conformation et d'aptitude propres à l'individu lui-même.

Nous n'avons pas en ce moment à indiquer ces qualités. Elles sont relatives à la fonction économique de la race qu'il s'agit de multiplier. Bor-

nous-nous à dire que pour être bien choisi, le taureau doit se rapprocher le plus possible du type spécial de beauté caractéristique de l'aptitude prédominante de sa race. Ce type a été déterminé en commençant pour chacune des fonctions économiques de l'espèce bovine. On devra donc s'y reporter. Mais une remarque est à faire cependant pour ce qui concerne le type laitier, au sujet duquel nous avons dû renvoyer au chapitre qui sera plus loin consacré à l'étude particulière des vaches laitières et des industries dont leur produit est l'objet.

Indépendamment de l'origine, qui est principalement à prendre en considération dans le choix du taureau destiné à procréer des femelles destinées à donner du lait, l'expérience a démontré, que les signes indicateurs de l'aptitude laitière qui ont été découverts chez ces dernières et qui seront exposés plus loin avec détails, l'expérience a démontré, disons-nous, que ces signes existent également chez les mâles et y caractérisent la faculté de transmettre cette aptitude. La disposition des poils du perinée, que Guénon a appelée écusson, se montre ainsi dans une certaine mesure chez le taureau et il est admis que cet animal appartient d'autant mieux au type laitier, dans sa race qu'il présente un écusson plus étendu. Il est donc bon, à ce point de vue, de tenir compte du caractère dont il s'agit.

Mais à part ces considérations essentiellement relatives, il en est une tout à fait absolue, qui doit surtout nous occuper. A quelque race qu'il appartienne, le taureau n'est un bon reproducteur qu'à la condition d'offrir tous les signes de vigueur caractéristique d'une constitution solide, d'une santé robuste et des qualités prolifiques nécessaires pour l'accomplissement convenable de sa fonction. Quels que puissent être d'ailleurs ses mérites, il faut avant tout qu'il soit apte à féconder les femelles avec lesquelles on l'accouple ; sans cela, toutes ses qualités demeurent négatives. C'est en vue de cette nécessité fondamentale que doit être dirigée son hygiène particulière, qui commande d'autant plus d'attention qu'il existe, dans une certaine mesure, antagonisme entre la faculté prolifique et l'aptitude que l'amélioration de l'espèce bovine tend de plus en plus à développer. On sait fort bien, en effet, que la disposition à l'engraissement amoindrit la fécondité. Nous avons vu dans l'histoire de la race de Durham le fait du fameux Hubback, ce taureau si remarquable par ses formes, par sa précocité, qui exerça sur les commencements de l'amélioration une si heureuse influence, mais qui, en raison précisément du haut degré de son aptitude, devint promptement

infécond et dut être réformé, après avoir communiqué à sa descendance une certaine partie de son propre défaut. Les faits de ce genre, qui ne sont pas rares, doivent être pour les éleveurs éclairés un enseignement, et leur faire sentir toute l'importance qu'il y a à maintenir toujours les taureaux qu'ils emploient dans des conditions d'énergie et de santé propres à leur conserver toutes leurs facultés prolifiques. L'exemple de Favourite, que nous trouvons aussi dans l'histoire de la race de Durham, montre que ces conditions sont également compatibles avec la procréation d'individus propres à la spécialité dont il s'agit. L'âge auquel les mâles de l'espèce bovine peuvent être livrés à la reproduction varie suivant la précocité du développement de la race. Toutefois, ils sont en général aptes à s'accoupler dès l'âge de dix-huit mois à deux ans. On pense qu'il convient toujours d'employer des taureaux jeunes. Ils sont plus propres, croit-on, à procréer de bons produits. Cependant, la question est fort controversée, et chacun s'appuie sur des observations contradictoires qui semblent également concluantes, mais auxquelles il manque sans aucun doute, une exacte interprétation. Ces observations ne peuvent être contradictoires qu'en apparence, car les faits physiologiques sont absolus nécessairement, dans leur signification. La vérité est qu'à dater du moment où le mâle possède la faculté de se reproduire, la considération d'âge est indifférente pour la qualité du produit. L'exemple de Favourite dont nous avons parlé tout à l'heure, suffirait à lui seul pour le démontrer. On se souvient en effet que cet animal a fait pendant seize ans la monte dans le troupeau de Charles Colling, et qu'il est un de ceux qui ont le plus contribué à l'amélioration de la race de Durham. Néanmoins, les taureaux sont généralement réformés de bonne heure, parce que leur hygiène est plus commode dans le jeune âge. Abandonnés à leur fonction spéciale, sans aucune espèce de soins particuliers, sans éducation spéciale et sous l'influence de l'excitation que leur cause cette fonction, ils deviennent bientôt sauvages, intractables et dangereux.

Les errements d'une pratique judicieuse commandent de procéder autrement. Cette pratique veut que l'on conserve le plus longtemps possible les reproducteurs d'élite qui ont fait leurs preuves, et tant qu'ils donnent de bons produits. L'incurie, en livrant le taureau à la seule merci de ses instincts, rend ses services promptement impossibles ; une hygiène bien entendue doit mettre à même de l'utiliser aussi longtemps qu'on le juge convenable pour le résultat qu'on en attend. La réforme des taureaux

dans l'élevage rationnel, ne peut pas être imposée comme une inévitable nécessité, devant laquelle soient obligées de céder toutes les considérations relatives au but. Il est déplorable que, dans le plus grand nombre des cas, ces animaux ne puissent pas être utilisés au delà de trois ans.

« Ce dernier âge, dit M. de Dombasle, est celui auquel on réforme souvent les taureaux, parce qu'on les a épuisés par un service trop précoce et parce que, afin d'en tirer plus de service, on les nourrit très-fortement, en sorte qu'ils deviennent bientôt trop lourds pour pouvoir saillir. Souvent aussi, c'est parce qu'ils deviennent méchants et intractables ; mais ce résultat est presque toujours l'effet de mauvais traitements. Pour conserver des taureaux très-doux, il est fort utile de les soumettre à un travail modéré ; et l'on ne peut trop recommander dans le même but, l'usage des étables disposées de manière que les animaux font face au passage par lequel on leur apporte leur nourriture. Ils s'accoutument ainsi à voir fréquemment devant eux, non-seulement leurs gardiens, mais aussi beaucoup de personnes qui fréquentent volontiers ce couloir, parce que c'est un lieu propre d'où l'on peut examiner les animaux et les approcher de près sans aucun risque. Les animaux deviennent ainsi très-familiers, parce qu'ils n'éprouvent aucune défiance des personnes qu'ils voient ainsi placées devant eux, tandis qu'ils s'effarouchent facilement de l'approche par derrière eux de tout étranger. Si l'on a soin de distribuer aux animaux tenus ainsi des caresses plutôt que de mauvais traitements, on n'en aura presque jamais de méchants, et l'on pourra conserver pendant fort longtemps un taureau propre à la reproduction, en prévenant à l'aide du travail l'excès d'embonpoint, qui le rendrait peu propre au service.

Nous insisterons surtout sur cette dernière partie des excellents conseils hygiéniques de l'illustre agronome, conseils qui sont d'ailleurs conformes à la pratique de tous les éleveurs éclairés et aux prescriptions formulées par tous les zootechniciens compétents, mais que nous avons voulu seulement placer sous son haut patronage.

« Employés à la reproduction avec ménagement, dit de son côté notre savant maître, M. Magne, les taureaux ne réclament qu'une nourriture ordinaire : du foin et des racines en hiver, et des plantes vertes dans la belle saison. Les grains ne leur sont nécessaires qu'autant qu'ils font un grand nombre de saillies ou qu'ils exécutent de rudes travaux. Une petite poignée de sel distribuée tous les jours les rend dociles, amis de l'homme, faciles à conduire ; de plus elle tient les tissus

fermes et facilite la sécrétion de la liqueur séminale. »

Nous ne nous portons point garant de cette dernière assertion ; mais quoi qu'il en soit, M. Magne poursuit : « Si on veut garder longtemps les taureaux, il faut les faire travailler jeunes : ils sont dociles quand ils ont été bien dressés. On les attelle soit avec des vaches, soit avec des bœufs ; on peut aussi les faire travailler au collier avec avantage ; l'expérience a depuis longtemps prouvé qu'il est facile d'employer leur force, de leur faire gagner plus que leur nourriture, et que le travail, loin de leur être nuisible, les rend forts, prolifique et surtout faciles à gouverner. »

Quelque docile que soit le taureau, il est toujours bon toutefois de prendre avec lui les précautions qui permettent de le maîtriser au besoin. On se sert pour cela de l'anneau nasal qui traverse la partie inférieure de la cloison cartilagineuse du nez. Plusieurs modèles sont employés, dont le plus simple et le plus facile à appliquer est celui qui a été imaginé dernièrement par M. Beury, vétérinaire à Saint-Dizier. Cet anneau fait lui-même son trou et se ferme sans effort à l'aide d'un ressort que l'on soulève par une petite vis pour l'ouvrir et le retirer.

Quel est le nombre de vaches qu'un taureau peut convenablement féconder sans inconvénient pour sa propre conservation ? Il serait bien difficile d'établir à cet égard un chiffre absolu.

Cela dépend de l'âge de l'animal de son état de santé, de sa vigueur. Cela dépend aussi du but que l'on se propose. Quand il s'agit d'élevage, il vaut mieux demeurer en dessous des capacités du mâle que de les dépasser. Son épuisement, dans ce cas, est aussi préjudiciable à la qualité des élèves qu'au maintien de la sienne propre. M. de Dombasle pense qu'un taureau peut suffire à trente ou quarante vaches, mais il ajoute qu'avec une vacherie ainsi composée il est bon d'en entretenir deux, l'un de quatre à cinq ans et dans la force de l'âge, et l'autre plus jeune spécialement employé à saillir les génisses et les vaches faibles, qui ne pourraient pas, dit-il, supporter le poids du taureau adulte. D'après M. Magne et beaucoup d'autres, un taureau peut aisément couvrir, dans le courant d'un printemps, de soixante à cent vaches, sans qu'il soit nécessaire de lui donner aucun soin particulier.

Dans la pratique ordinaire, ce chiffre est même le plus ordinairement de beaucoup dépassé. Mais il n'est point douteux que c'est là un usage abusif, dont les inconvénients sont moindres, il est vrai, lorsqu'il s'agit seulement de renouveler le lait des vaches et non pas de produire des élèves. Dans ce dernier cas, la

moyenne la plus convenable, pour un animal dans la plénitude de sa force, nous paraît être de deux ou trois saillies par jour, au plus. Elle ne doit pas être dépassée, surtout lorsqu'il s'agit d'une opération de sélection dans laquelle on emploie des reproducteurs précieux par leurs qualités, et sur la puissance héréditaire desquels on a besoin de compter complètement. Du reste, sous le bénéfice de cette remarque, on comprendra sans peine que le service du taureau puisse varier suivant l'appréciation individuelle de son aptitude prolifique. L'important est de n'en pas abuser et de demeurer préférablement en dessous. En résumé, ce qui domine dans l'hygiène du taureau, c'est de le maintenir toujours en état de complète vigueur, en bonne condition, comme disent les Anglais, et de lui conserver un caractère docile et soumis qui permette de l'utiliser autant qu'on le juge nécessaire pour atteindre le but que l'on s'est proposé.

Cela peut être très-facilement réalisé, au moyen du dressage, de l'exercice sous forme d'un travail modéré et d'une nourriture suffisamment abondante sans excès, propre à entretenir la santé en réparant les pertes, non pas à produire l'engraissement qui nuit à tous égards aux qualités du reproducteur. Parmi les soins capables de concourir à ce résultat, il ne faut pas négliger de mentionner ceux de pansage, sur lesquels on s'est suffisamment appesanti dans le chapitre qui concerne l'espèce chevaline pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir ici, mais qui ne sont pas moins indispensables au bon entretien de l'espèce bovine, quoiqu'ils soient, en ce qui la touche, fort négligés. La propreté de la peau est salutaire à tous les animaux. On peut dire de plus qu'elle est surtout indispensable pour le taureau, dont l'activité fonctionnelle produit des excréments adonantes à la surface de l'organe cutané.

un traineau chargé de pierres, ce qui a de plus, l'effet d'écraser les motes et de durcir la surface de la terre. Il éclaircit le plant avec soin, et "enlève les plus grosses mauvaises herbes." Voilà tout, ce qu'il fait jusqu'au moment de la récolte. Cette année il a récolté cent minots dans 31 perches de terrain, c'est-à-dire à raison de 516 minots par acre.

Mr. P. a l'air content de lui, mais nous n'approuvons pas sa méthode de cultiver les navets. Au lieu de tirer ses rangs à 15 pouces d'espace, il ferait mieux de les tirer à deux pieds ou deux pieds et demi d'espace. Ensuite, au lieu "d'arracher les plus grosses mauvaises herbes," il devrait passer le cultivateur entre les rangs, et détruire à la gratte toutes les mauvaises herbes, et en même temps éclaircir son plant à 12 pouces d'espace entre chaque. C'est la méthode que l'on suit en Canada, et plus particulièrement dans nos Cantons du Nord, où il n'est pas rare de récolter jusqu'à mille minots de navets par acre, et cela dans des champs de plusieurs acres.

Questions.

Au Rédacteur de la *Semaine Agricole*.

On demande comment améliorer la terre noire de savane.

—Quelles espèces de grains et fruits-racine ?

—Quel engrais à part le fumier ?

—Quelle est la manière la plus avantageuse pour faire la tourbe ?

—Quelle espèce de presse est la moins dispendieuse.

UN CULTIVATEUR.

Un de nos correspondants qui signe "Un citadin" nous écrit qu'en passant l'autre jour sur le marché Bonsecours il remarqua dans une voiture d'habitant, un superbe lot de volailles, qu'une femme offrait en vente : c'étaient des dindes, des oies, et des poulets ; elles étaient magnifiques, propres, pas trop grasses, d'un beau jaune doré, ce qui les rendait tout-à-fait tentatives pour un epicure. Pendant qu'il faisait l'achat de quelques-unes de ces belles pièces, notre "citadin" s'enquit de la vendeuse, de la manière dont elle s'y prenait pour donner une si belle apparence à ses volailles ? Cette femme qui était une farceuse lui dit qu'elle nourrissait ses volailles avec des citrouilles rondes ; mais comme il insistait un peu, elle lui dit que, pour engraisser ses volailles elle faisait cuire des citrouilles, qu'elle écrasait et mélangeait avec de la fleur de blé-d'Inde à la consistance

de pâte assez épaisse, et qu'elle leur servait cela chaud, plusieurs fois par jour : que pendant le temps d'engrais elle tenait ses volailles enfermées, qu'elle ne leur laissait pas manquer d'eau claire, enfin qu'avec ce régime elles engraisaient très promptement et avaient toujours la belle mine qu'il voyait. Ces volailles étaient proprement apprêtées, les têtes étaient enlevées, la peau du cou ramenée au-dessus, les plumes des ailes étaient arrachées, le corps vidé, et elles avaient été plumées à sec, c'est-à-dire qu'elles n'avaient pas été échaudées. Aussi les volailles ne firent pas un long séjour dans la voiture de cette femme, elle les vendit rapidement 15 et 20 centins plus cher que les vendeurs voisins, qui, du reste, avaient des volailles assez grasses, mais qui n'avaient pas, tant s'en faut, l'apparence de celles dont nous parlons.

Avantages de la nourriture cuite pour les animaux.

On a constaté par expérience : qu'un minot de blé-d'inde sec a fait faire 5 livres et 10 onces de lard ; bouilli, il a produit 14 livres et 7 onces ; moulu et échaudé 11 à 18 livres.

On a même trouvé qu'un minot de blé-d'inde nouveau produisait 5 1/2 livres de lard, tandis qu'un minot moulu et échaudé produisait jusqu'à 22 livres. On a reconnu que les vaches nourries avec les aliments cuits, donnaient 20 par cent de lait de plus que lorsque la nourriture était donnée crue.

Essayons donc ce système puisqu'en le pratiquant on gagne 25 à 42 par cent.

Ménageons les mangeurs d'insectes.

A une réunion du Club des cultivateurs de New-York, Solon Robinson fit les remarques suivantes :

"Nous avons besoin de plus de renseignements sur les destructeurs des insectes. Nous avons fait la guerre aux oiseaux sous le spécieux prétexte qu'ils avaient causé des dommages aux récoltes, sans penser que ce sont les ennemis naturels des insectes ; nous détestons la vue des crapauds et nous les chassons sans considérer le grand nombre d'insectes nuisibles que ces crapauds détruisent : nous avons une mortelle inimitié pour les bêtes puantes, et nous encourageons nos enfants et les chiens à les tuer, sans penser qu'une bête puante sur une terre vaut par année, l'intérêt de cent piastres. Il est vrai, qu'une bête puante mange quelquefois un œuf ou un poulet. Un vison, une belette en feront autant. Que feront-ils de plus ? Voyons un peu. Ils ne vivent certainement pas d'œufs et de poulets. Aucune terre ne peut fournir assez

La Semaine Agricole.

MONTRÉAL, 26 JANVIER 1872

Manière la moins coûteuse de cultiver les navets.

Un M. Albert P. dit dans le *Farmington Chronicle* qu'il croit qu'il a découvert la manière la moins coûteuse de cultiver les navets. Il engraisse sa terre à raison de 20 à 30 voyages de fumier par acre, il tire, au moyen d'une espèce de rateau, des sillons à 15 pouces d'espaces, et sème sa graine à la main vers le premier Juillet ; puis il couvre la graine en passant

de poulets et d'œufs pour nourrir une colonie de bêtes puantes, mais elle peut fournir des barbeaux, des vers, des rats, des souris et des taupes que les bêtes puantes poursuivent avec une grande sagacité.

La belette est un des meilleurs *rattiers* ; je ne puis dire si elle détruit les insectes, aussi bien que le vison pour lequel les insectes forment un aliment naturel. Etudions un peu plus l'histoire naturelle. Apprenons, du mieux que nous le pourrons, que nous avons détruit des animaux que nous considérons nuisibles mais qui ne l'étaient pas, et qu'en les détruisant nous en avons multiplié d'autres qui l'étaient réellement. Apprenons que les bêtes puantes, les belettes, les visons, les crapauds, les corbeaux, les grives, les moineaux, les hirondelles, et *genus omne*, ne sont pas les pires ennemis du cultivateur, ce sont tous des mangeurs d'insectes et des destructeurs de vermine."

De la valeur de la nourriture des bêtes à cornes.

"La valeur nutritive des aliments est estimée d'après la quantité de nitrogène qu'ils contiennent." Ainsi disait la vieille règle, mais depuis que M. Lawes a publié le résultat de ses expériences dans l'engraissement des bêtes à cornes, des moutons et des porcs, nous supposons qu'on a abandonné cette idée. Cette manière d'estimer la valeur de la nourriture n'est certainement pas correcte. D'après cette règle un minot de pois serait plus nourrissant que deux minots de blé d'inde, ce que tout le monde sait n'être point le cas. Ce serait plus approché de la vérité, de dire que la valeur nutritive de la nourriture est en proportion du montant des matières carbonacées, (telles que l'empois, l'huile, le sucre, etc.) qu'elle contient. Telle devrait être la base de notre évaluation de la valeur de la nourriture, et ensuite, la quantité de nitrogène en plus qu'on pourrait y ajouter ne la rendrait que meilleure. Le blé d'inde contient peut-être trop de substances carbonacées, tandis que les pois et les fèves contiennent trop d'éléments de nitrogène en sorte qu'un mélange des deux est préférable à un des deux seul.

Le montant de nitrogène de la nourriture détermine la valeur du fumier qu'elle fait, mais non la valeur nutritive de la nourriture elle-même.

Le trèfle contient deux fois autant de nitrogène que le miel, et tandis que le trèfle est très nutritif, il ne vaut pas deux fois autant que le miel.

Cependant, pour faire du fumier, il a deux fois autant de valeur.

Détruisons toutes les mauvaises herbes

Le *Boston Cultivator* dit avec beaucoup d'à propos : "Toute plante peut être comparée à une pompe qui tire constamment l'eau pour la jeter dans l'atmosphère ; on n'observe pas généralement jusqu'à quel point cette opération à lieu, et il y en a qui croient que les plantes vivantes empêchent le sol de sécher. Il n'y a pas de doute qu'une couche de plantes mortes peut avoir cet effet ; mais il n'en est pas moins vrai, que les plantes vivantes enlèvent de la terre l'eau d'une manière plus rapide que ne le fait l'évaporation de la surface.

L'expérience a démontré ce fait. HALEY a constaté qu'une plante de soleil, de trois pieds et demi de hauteur, a perdu par ses feuilles, dans l'espace de douze heures, trente onces d'eau, et un autre jour vingt onces. Le montant d'eau pris et rejeté par les plantes, varie suivant leur exposition à la lumière du soleil, et ce montant plus fort lorsque le temps est clair, et moindre lorsque le temps est couvert aussi que pendant les nuits. Ce montant varie également selon les différentes espèces de plantes, celles dont les feuilles offrent plus de surface au soleil en consomment plus.

Toute l'eau que les plantes consomment est perdue ; elle est dissipée dans l'atmosphère et portée par les vents dans d'autres régions. C'est pourquoi le cultivateur doit, en temps de sécheresse, protéger ses moissons contre l'enlèvement de l'humidité par les mauvaises herbes, lesquelles ne peuvent en aucun temps, lui être de quelque utilité, mais qui, au contraire lui sont toujours nuisibles.

Le liniment anodin de Johnson, pris intérieurement enlève radicalement l'oppression, la toux et guérit les rhumes et affection des bronchites.

Avantages qu'offrent les petites terres sur les grandes.

Les voisins sont plus proches ; les chemins sont meilleurs ; elles fournissent de bonnes écoles en plus grand nombre ; elles rapportent plus de profit en proportion du travail qu'elles exigent ; elles demandent moins de travaux ; elles sont mieux entretenues ; elles font faire moins de dépenses pour se faire aider ; elles font perdre moins de temps ; elles donnent un plus grand rendement par arpent, parce qu'elles sont mieux travaillées ; il y a moins d'employés à surveiller ; elles occasionnent moins de tracasseries, moins d'inquiétudes. Elles font éprouver moins de craintes de la sécheresse, de la pluie, de la gelée et du bas prix du marché. Il y a

moins d'argent à payer pour les instruments d'agriculture. Nos femmes et nos enfants ont plus de temps à consacrer à la lecture, afin de former leur esprit. Sur une petite terre on pousse toujours son ouvrage en avant. Elles donnent plus de confort et de profits.

Des qualités du cheval.

Nous entendons par *qualités*, la vivacité, la douceur, l'appétitude à saisir la volonté de son maître ou du conducteur, et la force nécessaire pour résister à des services pénibles.

Par l'étude des formes, on reconnaît plutôt la beauté d'un cheval que sa vigueur, sa douceur, son énergie ; car quoique ces dernières qualités soient le résultat de l'organisation, la conformation extérieure du corps ne les dévoile pas toujours. C'est surtout par essais, mais aussi en examinant la manière d'être des animaux, qu'on reconnaît leurs qualités.

La *vivacité*, l'énergie dans les mouvements, constitue une des plus précieuses de ces qualités. On peut supposer qu'elle existe dans l'animal dont les chairs sont dures, dont l'anus (fondement) petit plutôt que gros, est bien arrondi. Le cheval vif éprouve un besoin continuel d'agir, s'impatiente dans le repos, et ne saurait rester dans l'inaction. A chaque instant, il crispe ses lèvres et se montre presque toujours impatient.

La sensibilité est grande, et, sous la moindre impression, la respiration s'accélère et le poulx devient vite et fréquent. Une oreille hardie jouissant d'une grande mobilité et un regard vif, indiquent aussi un cheval prompt, aux mouvements brusques.

Des lèvres flasques, pendantes, un anus béant (ouvert) une queue qui offre peu de résistance à la main qui la soulève, indique la *mollisse* ; si l'oreille est peu mobile, médiocrement dressée ou pendante, le cheval est encore sans énergie et même sans force. Les chevaux ainsi constitués ont d'ordinaire une grande tendance à prendre la graisse, et font rarement un bon service. Rien ne les émeut, le poulx est toujours calme, lent et rare.

Il importe beaucoup de tenir compte de l'état d'*embonpoint* des chevaux. C'est un indice de la manière dont les animaux ont été entretenus ; mais il faut aussi savoir distinguer la minceur du corps qui provient de la maigreur, de celle qui résulte de la conformation. Dans le cheval maigre, la peau est moins tendue, elle forme même des plis, et les tendons, les articulations, qui ne diminuent pas comme les muscles, peuvent faire pressentir ce que seraient ces derniers, si le cheval était en bon état. A l'ampleur du squelette, de la poitrine on

particulier, on reconnaît toujours la constitution de l'animal, quel que soit l'état d'embonpoint. Le cheval qui veut mordre ou ruer couche fortement ses oreilles en arrière.

Un œil couvert, des paupières froncées, un regard sombre ; caractère méchant.

Des yeux bien ouverts, des mouvements pour s'approcher de l'homme qui l'aborde en le flairant et en tenant les oreilles dirigées en avant ; indices de *douceur*.

Cette qualité dépend beaucoup de l'éducation, de la manière dont les poulains sont élevés, dressés. Les chevaux des contrées où l'élevage est bien entendu sont rarement méchants.

A la largeur du front, à la direction du regard, à l'intérêt que semble prendre le cheval à tout ce qui l'entoure, on reconnaît l'*intelligence* qui lui permet de comprendre les ordres de son maître : ses yeux sont sans cesse en mouvement ; il abaisse et relève alternativement les oreilles, et tourne son encolure à droite ou à gauche, comme s'il voulait parler ou demander quelque chose, disent les Arabes.

Presque toujours le cheval intelligent a le crâne ample, les yeux écartés et bas, les mâchoires relativement courtes, le haut de la tête large et les oreilles éloignées l'une de l'autre.

Une oreille souvent déplacée, portée de tous les côtés, surtout si le cheval regarde à droite, à gauche, en arrière ; une paupière supérieure froncée, formant presque un angle ; un regard tantôt fixe, tantôt incertain, indiquent un cheval *ombrageux, peureux*.

La *résistance au travail* ne résulte pas constamment de la vivacité. Beaucoup de chevaux sont animés en partant de l'écurie, d'une grande énergie qui ne se soutient pas : leur force ne répond pas à leur bonne volonté.

Pour indiquer des bêtes dures au travail, les signes de la vigueur doivent être réunis à une belle conformation. L'expérience peut seule dévoiler avec certitude cette précieuse qualité. C'est ce que les Arabes ont observé. Avec un cheval qui, arrivé à la couchée, disent-ils, se couche et urine, gratte la terre du pied, et hennit à l'approche de l'orge, puis, la tête entrée dans la musette, commence par mordre avec force, trois ou quatre fois de suite, les grains qu'on lui présente, on ne doit jamais s'arrêter en route.

On peut cependant fonder de grandes espérances lorsque les animaux ont les membres d'aplomb, les reins courts et forts, les avant-bras larges et épais, les jarrets gros et présentant une grande étendue du pli à la pointe ; les tendons forts et écartés des canons, si aucun défaut dans les yeux, les

pieds, les genoux, si aucune maladie ne rompt cette belle harmonie.

Nous recommandons surtout une poitrine ample, un poitrail large, un garrot élevé et épais. "Choisis le large, et achète ; large le fera courir." Nous n'avons qu'à remplacer le mot *orge* par mot *avoine* à ce précepte arabe.

Cette qualité si précieuse, la faculté de résister aux plus pénibles travaux, dépend surtout de la perfection de deux appareils ; de la disposition des os et des muscles à produire de grands efforts, et d'un développement des organes de la poitrine suffisant pour vivifier les grandes quantités de sang épuisé par les exercices violents. Tous les chevaux remarquables par leurs bons services remplissent ces deux conditions, et si tous ceux qui les remplissent ne parviennent pas à une grande vieillesse en travaillant beaucoup, cela dépend de ce qu'ils ont été exposés à des causes particulières de maladies, ou encore de la faiblesse de quelques-uns de leurs organes secondaires.

Par opposition, disons qu'un cheval grand, à jambes hautes, à poitrail enfoncé, à garrot mince, décharné, à flanc grand, à dos long, à cuisses minces, à avant-bras étroits, n'exécutera jamais pendant longtemps des services pénibles. Le plus ordinairement, il suffira même de l'existence d'un de ces défauts pour déprécier un cheval.

Mais pour qu'un cheval fasse de pénibles travaux, il n'est pas toujours nécessaire qu'il réunisse toutes les perfections dont nous avons donné l'esquisse. Il suffit souvent qu'il soit bien *approprié* au travail pour lequel il est destiné.

Des chevaux à certains égards médiocres, peuvent rendre les meilleurs services, si on sait les utiliser. Tel cheval offre des ressources inépuisables, s'il emploie sa force à courir vite qui serait usé en très peu de temps, si on le soumettait à un tirage pénible. La première règle d'hygiène (manière de conserver la santé) pour les animaux de travail, c'est de les choisir bien appropriés au service auquel on les destine ; c'est de prendre pour les services qui surchargent le dos, des chevaux dont la colonne vertébrale (épine du dos) courte, soit droite, ou même un peu relevée, dont les membres antérieurs (de devant) bien d'aplomb, aient un tendon fort, bien détaché et un avant-bras large et épais sur son bord postérieur (de derrière) ; de réserver pour le tirage en cheville ou pour des charriots à quatre roues, les animaux à tronc long, ensellés, à tendons grêles ou faillis, à membres antérieurs faibles ou tarés, à flancs vastes, à lombes longues.

De jeunes chevaux qui, attelés à des voitures à quatre roues, feraient

malgré leur mauvaise conformation, d'excellents services et dureraient longtemps, seraient usés promptement et ne travailleraient jamais bien, si on les mettait entre des brancards ou si on les soumettait à tout autre service faisant éprouver de fortes secousses à la région lombaire (bas du dos).

Les qualités des chevaux, celles surtout qui constituent l'aptitude au travail, sont plus ou moins subordonnées à l'état de santé.

On reconnaît qu'un cheval se porte bien à son poil lisse et brillant ; à sa peau souple ; à son ventre d'une grosseur moyenne et mou partout également ; à son flanc plein, uni ; à ses reins flexibles, s'abaissant quand on les presse. Les mouvements respiratoires sont réguliers, plutôt lents qu'accélérés (de 12 à 16 expirations par minutes), et peu apparents quand les animaux ne sont pas excités ; enfin les membranes muqueuses sont fraîches, humides et de couleur rosée.

On tiendra grand compte aussi de l'influence du régime. Son action est prompt et surtout puissante.

Pour reconnaître si un cheval est en condition les entraîneurs palpent les différentes parties du corps, celles surtout qui sont riches en parties charnues, où abondent d'ordinaire les tissus blancs, le lymphé, les matières grasses. Les chairs sont-elles fermes, dures, résistantes, d'une élasticité parfaite ? Le cheval est en état de courir. Existe-il encore au-dessous de la peau des matières molles, les chairs ne réagissent-elles que lentement contre la main qui les presse.

Mais de tous les agents hygiéniques, le plus influent est la nourriture. Un cheval ne possède toutes ces qualités que s'il a été abondamment nourri avec des aliments de bonne nature. Les chevaux qui ne mangent pas de grains sont lents, faibles, et ils ne rendent de bons services que lorsqu'ils sont *engrainés* ; les chevaux naturellement ardents sont indomptables quand ils reçoivent de fortes rations d'avoine.

HYGIENE.

Pommade pour les crevasses des mains, le hâle, la rudesse de la peau.

Faites fondre deux onces de cire blanche et une once de blanc de baleine, ajoutez-y quatre onces d'huile d'amandes, deux onces de miel et un quart d'once d'essence de bergamotte ou de tout autre parfum, et faites fondre le tout ensemble, ayant soin de brasser jusqu'à ce que ce soit refroidi. Cette pommade est supérieure à celle de glycérine.

HORTICULTURE.

Le *Gardner's Monthly* dit que les plantes de maison que l'on garde l'hiver dans les fenêtres produisent plus de fleurs à une température de 55 degrés, qu'à une température plus élevée, et il cite parmi les principales, la mignonnette, les geraniums, les cupheas les fuchsias, les pensées, les primevères, &c., &c.

DISPENSARE.

Des désinfectants.

Il se forme souvent dans les chambres des malades, dans les caves dans les égouts, les étables, les loteries et autres lieux, des odeurs désagréables, et il devient nécessaire pour maintenir un air pur, et la santé des gens, de se servir de désinfectants. Le chlorure de chaux est probablement le meilleur désinfectant, quoiqu'il y en ait d'autres qui soient utiles. On peut faire rôtir du café dans la chambre d'un malade; on peut faire une solution de couperose et en asperger l'appartement, ou on en mouille des linges que l'on suspend dans les coins de la chambre; on peut en faire autant avec une solution de chlorure de chaux, ce qui aura l'effet de purifier l'air en très peu de temps.

Là où l'on doit se servir de désinfectants en quantités considérables, on peut s'éviter de la dépense en s'en manufacturant soi-même. On peut se composer un impur chlorure de chaux en faisant dissoudre, dans telle quantité d'eau, tout le sel qui pourra s'y fondre et en se servant ensuite de cette eau salée pour déteindre de la chaux. On ne doit pas se servir de cette eau salée plus qu'il n'en faut, pour qu'en se déteignant, la chaux prenne une consistance de pâte épaisse. Pendant quelques jours il faudra rajouter de la saumure, à fur et à mesure que la chaux en consommera. Ce désinfectant sera, tout aussi avantageux pour les fins du dehors, que l'article pur qu'on achètera chez l'apothicaire, et qui coûtera bien cher.

On peut le garder sous une remise ou un hangard, l'humecter de temps en temps et s'en servir aussitôt qu'il s'émane des mauvaises odeurs; et l'on peut être assuré que l'air sera purifié d'une manière efficace.

Les habitants des villes et des villages, devraient, dans l'intérêt de leur santé et de leur confort, toujours en avoir une provision pour les moments du besoin, surtout à l'approche du printemps et des chaleurs. Ce désinfectant est de beaucoup plus salubre que la chaux vive, laquelle, ne fait que disperser les mauvaises effluves dans l'atmosphère.

MAXIME.

Prévoyance.

Si tu achètes ce qui est *superflu* pour toi, tu ne tarderas pas à vendre ce qui t'est le plus nécessaire. Épargne, pendant que tu le peux, pour le temps de la vieillesse et du besoin. Le soleil du matin ne dure pas tout le jour. Le gain est incertain et passager; mais la dépense est toujours continue et certaine.

COIN DU FEU.

Anecdotes.

Un individu un peu adonné aux exagérations se trouvant un jour à table en compagnie d'amis qu'il avait invités à dîner, raconta une histoire tellement fabuleuse qu'il s'aperçut lui-même qu'il avait été trop loin. Se tournant du côté d'un des invités qui souriait faiblement, il lui dit: "Vous ne croyez pas cela?" "Oh, oui," répliqua l'autre; je le crois parce que c'est vous qui le dites; mais je ne l'aurais pas cru si c'était moi qui l'aurais vu."

Un avocat, homme d'esprit, demandait un jour en badinant, à une dame qui tenait maison de pension. Madame S. si un homme vous donnait cent piastres à serrer pour lui, et qu'il vint à mourir, qu'est-ce que vous feriez? Est-ce que vous prierez pour lui?" "Non, Monsieur," répliqua Madame S. "je prierais pour en rencontrer un autre comme lui."

On rapporte l'anecdote du fils d'un peintre de maisons, qui maniait parfaitement le pinceau, mais qui avait contracté l'habitude de donner ses couches de peinture trop épaisses. Son père qui l'avait souvent grondé pour cela, mais inutilement, perdit un jour patience et lui donna une volée que la moitié en était de trop. Lorsqu'il se fut acquitté de ce triste devoir. "Hein, mon jeune polisson," lui dit-il, comment trouves-tu ça? "Je ne sais pas," répliqua en gémissant le garçon; "mais il me semble que vous l'avez mise diablement plus épaisse que moi."

La faucille et l'épi.

Elle arme la main du moissonneur, et reluit à travers les blés; le soleil se joue dans son acier pur.

Fer redoutable, lui dit l'épi, éloigne-toi; que t'ai-je fait? Pourquoi veux-tu que je meure?

Non, dit la faucille, je ne suis pas l'arme du faneur, la terrible faux attribut du Temps, attribut de la mort qui fauche le blé et abat les générations.

Le foin, touché par la faux meurt

sous sa blessure; mais, moi, je suis dans la main du moissonneur un fer intelligent; je coupe la tige qui te soutient; mais ton grain survit, et ne se dessèche pas dans le sillon; ce n'est pas la mort que je te veux, mais la vie.

Ainsi, quand la mort vient toucher un mortel bien préparé, ce n'est pas la faux, l'arme des épouvantements qu'elle tient en sa main; elle tient la faucille, et elle n'atteint que la paille, la dépouille mortelle. Elle ne tue pas, elle délivre; elle récolte l'épi, qui est l'homme, et le fait passer du champ de la vie passagère à celle de l'éternité.

Marché de Joliette.

Farine.—de blé par 100 lbs \$3.00; Sarrasin 2.00 Seigle 2.00 Grain.—Pois, minot 80c; Orge do 50 & 55c; Sarrasin 50 & 60c; Blé-d'Inde 80c; Avoine 32 lbs, 30 & 35c. Lard frais 100 lbs 6.00; Do la B 9 & 10c; Jambons frais 8c. Volailles. Dindes couple 1.80 & 2.00; Oies 1.00; Poulets 40 & 50c; Perdrix 50c; Lièvres 12 & 14c. Légumes, Patates minot 20 & 25c; Oignons do 1.00. Beurre frais la B 15c; do salé 13 & 14c; Œufs par doz 20 & 25c; Sucre d'érable la B 14 & 13c; Saïndoux 15 & 17c. Bois, Erable, par corde 3.00 & 3.20; Merisier 2.75 & 3.00; Hêtre 2.20; Bot. franco mêlé 2.50; do Moux 1.50 & 2.00; Epinette rouge 2.50. Peaux Boeuf la B 7 & 8c. Bourrages, Mûl 7.00 & 8.00; Tréfle 6.00; Paille do d'avoine 4.00.

Marché de St. Hyacinthe.

Farine en quart.—Superfine Extra \$7.50 & 7.75; do forte 6.50 & 6.80; do No. 2, 6.20 & 6.25; Recoupe (gru) 1.50 & 1.50; Sou 100 lbs 1.10 & 1.2; Farine de blé par 100 lbs, 3.5; Grain; Blé par minot 1.50 & 1.75; Pois 80c; Orge 40c; Sarrasin 50c; Blé-d'Inde 80 Lin 1.25; Mûl 2.25; Avoine 32 lbs, 35c. Boeuf No. 1, par 100 lbs, 3.00 do no. 2, 7.00 00; do no 3, 6.00 do la B 9 & 10c; Veau do 9 & 10c; Mouton do 8 & 9c; Agneau quartier 60 & 80; Lard frais, 100 lbs, 6.00 & 7.00; do la B 8 & 9c; do salé 100 lbs, 7.00 & 8.00; do la B 9 & 10c. Volailles, Dindes par couple 1.50 & 2.00; Oiesdo 1.00 1.20; Canards 50 & 60c. do; Poules do 40 & 50c; Poulets do 4 c; Pigeons do 30 & 35c. Pigeons 20, Gibier, Perdrix couple 50; Lièvres do 10 & 12c. Poisson, Morue séchée la B 5c. do fraîches do 5c; Saumon 10c; Truite do 8c. Doré paquet 20 25c. Légumes, Patates minot, 50c; Oignons do 1.00 Fanets 50c; Carottes do 50c; Betteraves do 50c; Navets do 50c; Choux de Siam do 5 c; Choux pomme 15 & 12c; Céleri pied 12c. Beurre frais la B 20c; do salé 15 & 13c. Fruits, Pommes quart. 3.00 & 4.00. Œufs la doz. 20c; Sucre d'érable la B 10c. Miel do 10c; Saïndoux do 15 & 13c; Suif do 10c; Laine 4c. Bois, Erable par corde 5.00; Merisier do 4.00; Hêtre 3.75; Bois franco mêlé 3.50; Do moux 3.00; Epinette rouge 3.25. Veaux 100 lbs 4.00; Vaches à lait 25.00 & 30.00 Mouton avec la laine pièce 1.00. Fourrage, mûl, 8.00; Tréfle 7.00; Pile d'avoine 1.00; Do de blé 1.00.

MARCHE DE SOREL.

Farine en quart, Superfine extra 7.55; Extra 7.00; Farine de blé 100 lbs 3.00; Sarrasin 2.00. Grains. Pois minot 80 & 90c; Sarrasin 50 & 55c; Blé-d'Inde 1.00; Avoine 32 lbs 30c. Viandes.—Boeuf, No. 1, 100 lbs 5.00; do no. 2, 4.50; do no. 3, 4.00; do la B 7 & 9c; Mouton 7c; Agneaux quartier 25 & 50c; Lard frais 100 lbs 6.50 & 7.00; do la B 8 & 10c; do salés la B 10c. Volailles. D'Inde couple 1.25 & 1.80; Oies do 80c & 1.00; Canards; 6; Poules do 50 & 60c; Poulets 40 & 5 c; Pigeons 20c; Lièvres do 20c. Légumes, patates minots 30c; Oignons do 1.20; Navets do 20c; Beurre frais la B 13 do salé do 15c; Œufs, doz. 20 & 25c; Sucre d'érable la B 12c; Miel do 13c; Saïndoux 18c; Suif do 12. Erable par corde 6.00; Merisier 5.00; Hêtre 4.50 Bois franco mêlé 4.50; do moux 3.75; Epinette rouge 4.00; Charbon, 2000 lbs 8.00. Peaux de boeuf 1 B 8c; do de veau 10c. Fourrage, mûl 100 bottes 8.00 Paille d'avoine 3.00; do de blé 2.50.

A VENDRE.

Mr. JOSEPH LAFRAMBOISE de la Paroisse de St. Timothé, offre en vente, un jeune étalon de 2½ ans OLYDE CANADIEN, sous poil rouge, de pieds et 4 pouces de hauteur, pesant 1250 livres, St. Timothé, 19 Janvier 1872.—27 ttp

IRON IN THE BLOOD.



The PERUVIAN SYRUP makes the weak strong, and expels disease by supplying the blood with NATURE'S OWN VITALIZING AGENT—IRON.
Caution.—Be sure you get Peruvian Syrup. Pamphlets free. J. P. DINSMORE, Proprietor, No. 36 Dey St., New York. Sold by Druggists generally.

SIROP PERUVIEN.—Tonique de fer pour la Dyspépsie, Débilité, Hydropsie, Humeurs, -- Fer dans le Sang.

AVERTISSEMENT.—Le Sirop véritable porte son nom "PERUVIAN SYRUP" (non pas "Peruvian Bark") soufflé dans la bouteille. On envoie gratis un pamphlet de 32 pages. J. P. DINSMORE, Propriétaire, 33, Dey Street, New-York. En vente dans toutes les pharmacies. 15 Juillet 1871.—6 a



BEAUME DE CERISIER SAUVAGE DE WISTAR pour la Toux, le Rhume, Influenza et Consomption.

Ce célèbre remède ne guérit pas seulement la toux en en laissant exister la cause, comme font la plupart des autres préparations, mais il relâche et nettoie les poumons et diminue l'irritation détruisant par là la cause de la maladie. SETH W. FOWLE & FILS, Propriétaires, Boston. En vente chez tous les pharmaciens et marchands de médecines. 15 Juillet 1871.—6 a

MARQUES A MOUTONS PATENTEES DE DANA.

CES MARQUES SONT A MEILLEUR MARCHE et celles qui durent le plus, celles qui donnent le moins de trouble et les plus complètes qui aient été inventées. Les meilleurs éleveurs aux Etats-Unis et en Canada en font usage et les recommandent hautement. Parmi ceux-ci se trouvent G. B. Loring, Salem, Mas., John S. Ross, Hennepin, Hill, Fr. J. J. A. Mills, du Collège Agricole de l'Etat du Michigan, l'Hon. George Brown, Toronto, Ont., John Smith, Edmonton, Ont. Sur chaque marque on fond le nom du propriétaire et la numéro du mouton. Elles seront envoyées gratuitement par la maille ou l'express, POUR QUATRE CENTS seulement chaque, et dureront VINT ANS.

Chaque ordre devra être accompagné de l'argent.

ARCHIBALD YOUNG, JR., Sarnia-Ont.

Des ordres envoyés au Bureau de la "Semaine Agricole" pour toute quantité désirable seront remplis aux prix ci-dessus aussi promptement que les marques pourront être faites. Sarnia, Ont., 2^e Décembre 1871.—24

Département des Douanes.

OTTAWA, 28 Janvier 1872. L'escompte autorisé sur les Envois Américains usqu'à avis contraire, est de 8 par cent. R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire Douanes.

Cie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMELIORE DES TRAINS

1871 CHANCEMENT D'HIVER 1872.

AUGMENTATION DE VITESSE.

Nouveaux Chars pour tous les Trains Express

Les Trains partiront maintenant de Montréal comme suit :—

ALLANT A L'OUEST.

Express de Jour pour Ogdensburgh, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, Goderich, Buffalo, Détroit, Chicago, et tous les points de l'Ouest à..... 8.00 A.M.
 Express de Nuit do do 8.00 P.M.
 Train d'accommodement pour Brockville, et les stations intermédiaires... 4.00 P.M.
 Train Mêlé pour Kingston..... 6.00 A.M.
 Trains pour Lachine à 7.00 A.M., 9.00 A.M., 12.00, [Midi] 3.00 P.M., 5.00 P.M. Le train de 3.00 P.M va à la frontière.

ALLANT AU SUD ET A L'EST.

Train d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires. 7.00 A.M.
 Express pour Boston via Vermont Central..... 9.00 A.M.
 Express pour New-York et Boston via Vermont Central à..... 3.36 P.M.
 Train de la Malle pour St. Jean et Rouse's Point, en connexion avec les Trains de Stanstead, Shefford et Chambly et en Jonction avec les chemins de Fer des Cantons du Sud-Est, et avec les Steamers du Lac Champlain..... 3.00 P.M.
 Train de la Malle pour Island Pond, et les stations intermédiaires..... 2.00 P.M.
 Express de Nuit pour Québec, Island Pond, Gorham, Portland, Boston, et les Provinces d'en Bas, arrêtant entre Montréal et Island Pond, à St. Hilaire, St. Hyacinthe, Upton, Acton, Richmond, Sherbrooke, Lennoxville, Compton, Coaticook et Norton Mills, seulement à..... 10.30 P.M.

Il y aura des Chars Dortoirs Palais Pullman à tous les trains directs de jour et de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet.

Comme la ponctualité dépend des connexions avec les autres lignes, la Compagnie ne sera pas responsable des Trains qui n'arriveront pas et ne partiront pas des Stations aux heures nommées.

Le steamers "CARLOTTA" ou "CHASE" laisseront Portland pour Halifax, N. E. tous les Samedis après-midi, à 4.00 heures p.m. Le confort est excellent pour les passagers et le fret.

La Compagnie Internationale des Steamers, faisant le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le Grand-Tronc, laisse Portland tous les Mercredi et Vendredi à 6.00 heures p.m., pour St. Jean, N. B., &c., &c.

On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie.

Pour plus amples informations et l'heure du départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et au terminus du chemin, s'adresser au Bureau où l'on vend des billets, à la Station Bonaventure ou au Bureau No. 39, Grande Rue St. Jacques.

C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant
 Montréal, 1er. Novembre 1871.—a k

VINAIGRE. Comment on le fait avec du Cidre, du Vin ou du Sorghum en 10 heures sans faire usage de drogues. Pour les circulaires, s'adresser à F. J. SAGE, Manufacturier de Vinaigre. Cromwell, Ct. 27 Octobre 1871.—15 tm

\$150,000.00.

GRAND CONCERT AVEC PRIX

EN AIDE DE

L'HOPITAL DE LA MERCIER A OMAHA.

Sous les auspices des Sœurs de la Charité, le 30 Janvier, 1872, dans REDICK'S OPEBA HOUSE, OMAHA, \$150,000.00 en Prix au Comptant. Le plus haut prix \$50,000 en Or. Billets, \$3 chaque ou deux pour \$5.

Les journaux d'Omaha envoyés gratuitement AGENTS DEMANDÉS. Pour les particularités s'adresser à

PATTEE & GARDINER,

AGENTS DES AFFAIRES.

OMAHA, NEB.

1er. Décembre 1871.—20 tmk

LIBRAIRIE MUSICALE

DE

PETERS

Composée de Quinze Volumes de Morceaux choisis pour Piano.

COLLECTION VOCALE

SHINING LIGHTS—Un magnifique choix de Musique Sacrée.
HEARTH AND HOME, FIRESIDE, ECHOES, AND SWEET SOUNDS—Trois Volumes de Chants faciles de Webster, Persley, &c.
FEUILLE D'OR—Volumes I et II. Deux Volumes avec tous les Chants de Will. S. Hay.
PRICELESS GEMS—Splendide collection de Ballades par Wallace, Thomas Keller, &c., &c.

Collection Instrumentale

FAIRLY FINGERS MAGIC CIRCLE AND YOUNG PIANIST—Trois volumes de Morceaux faciles pour les commençants.
PEARL DROPS AND MUSICAL RECREATIONS—Musique de Danse. Deux collections sans difficultés.
PLEASANTS MEMOIRS—Une collection de morceaux choisis de Wyman, Mack, Dressler &c.
GOLDEN CHIMES—Une collection de musique brillante de Charles Kinkel.
BRILLIANTS GEMS—Une collection de morceaux de Vilbré, Allard, Faucher, Kinkel, &c.

Prix, \$2.50 le volume élégamment relié en toile et doré sur tranche. \$2 reliure simple. 1,75 broché. S'adresser à

J. L. PETERS,

399, Broadway, New-York

Nous appelons particulièrement l'attention sur notre collection "THE OPERA AT HOME," qui renferme une magnifique collection de plus de cent magnifiques Chants d'Opéra. Prix : \$5 reliure toile et doré sur tranche. Prix du commerce \$4. 27 Octobre 1871.—22f

LA SEMAINE AGRICOLE

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR

DUVERNAY, FRERES
 N. 16, RUE ST. VINCENT MONTRÉAL.

50 cents par ann épayable d'avance

AVIS A CEUX QUI SOUFFRENT

Le Remède du Père Bruno

EST

Un Anti-Douleur Universel.



En vente chez tous les Pharmaciens, et chez les propriétaires PICAULT & FILS, Pharmaciens-Chimistes,

75, Rue Notre-Dame, coin de la Rue Bonsecour
 1er. Juin 1187.—ak